Explication d'une maxime de La Rochefoucauld
(exercice d'écriture de l'année scolaire 2000-2001)

« *Ce que nous prenons pour des vertus n'est souvent qu'un assemblage de diverses actions et de divers intérêts, que la fortune ou notre industrie savent arranger ; et ce n'est pas toujours par valeur et par chasteté que les hommes sont vaillants, et que les femmes sont chastes.* »

Les *Maximes* de La Rochefoucauld débutent par une phrase qui n'a curieusement pas la forme lapidaire qu'on leur attribue habituellement. Selon l'idée qu'on s'en fait le plus souvent, la maxime est l'énoncé d'une vérité condensée en une formule brève et efficace. Or cette maxime tient bien en une seule phrase, mais plutôt longue, et dont la césure en son milieu semble rompre l'unité. La phrase qui ouvre le recueil des *Maximes* en serait-elle donc un contre-exemple ? En réalité, elle ne contredit qu'à première vue l'idée que la tradition s'en est faite. Si elle n'a pas la forme brève qu'on leur connaît, elle reste pourtant fidèle à cette tradition, en ceci qu'elle énonce bien une vérité. Aussi les premiers mots témoignent-ils d'emblée d'une intention de détromper le lecteur, et de mettre en évidence une réalité qui se cache sous des apparences trompeuses : « Ce que nous prenons pour (...) n'est souvent que (...) ». Et le lecteur sera d'autant mieux détrompé que la vérité ainsi énoncée (et qui porte sur les vertus) est confirmée par deux exemples : la « valeur » (qui a ici le sens ancien de vaillance) et la « chasteté ». Ces exemples, qui pourraient apparemment avoir le tort de faire de cette maxime une phrase un peu trop longue, ont en réalité le mérite de la rendre plus convaincante. Car, en illustrant une vérité de type anthropologique, ils montrent que cette vérité porte tant sur les vertus proprement masculines (la « valeur ») que féminines (la « chasteté »). Cette vérité, ne se laissant pas réduire à des cas particuliers, devrait prendre une dimension universelle.

Pourtant, le moraliste prend la précaution de nuancer la vérité qu'il énonce : « Ce que nous prenons pour des vertus n'est *souvent* que (...) ; et ce n'est *pas toujours* par valeur et par chasteté (...) ». Par ces apparentes marques d'approximation, le moraliste n'entend pas tout simplement relativiser son jugement. Mais, la réalité qu'il analyse étant d'une constitution complexe, il tente bien plutôt de se mettre à l'unisson de cette complexité. Car, si les apparences se résument en un mot : « vertus », la réalité qu'elles dissimulent, elle, est multiforme : les divers éléments qui la composent (« actions », « intérêts », « fortune », « industrie ») sont eux-mêmes divers (« *diverses actions* », « *divers intérêts* »). Toute la difficulté est donc de ne pas porter un jugement hâtif sur la nature humaine, comme le fait la morale du vulgaire qui l'appréhende par le biais de ces catégories figées que sont les vertus et les vices, mais d'être à l'écoute de sa complexité, de sa diversité et, en somme, de ce que dit Montaigne au chapitre I du premier livre des *Essais* : « Certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers et ondoyant que l'homme ».

Or, pour qui veut préserver la « merveille » de cette diversité, il importe, ainsi que nous l'enseigne discrètement cette maxime (discrètement, c'est-à-dire par la seule substitution au mot « vertu » d'une analyse profonde et nuancée), non pas de juger la nature humaine, mais de la comprendre. La comprendre, c'est donc ne pas se hâter de figer cette compréhension sous le seul vocable de « vertus ». Il s'agit bien plutôt de soumettre à l'analyse tant « ce que nous prenons pour des vertus », que l'erreur elle-même qui, précisément, nous les fait prendre pour telles. Cette erreur ne trouve pas son origine dans une pure et simple crédulité, qui consisterait à se laisser abuser par de "belles apparences". Mais elle tient à la complexité même de la réalité que cache le mot « vertus », et qui, par la difficulté qu'il y a à bien interpréter cette complexité, fait illusion et nous présente des apparences trompeuses.

Cette réalité si complexe, si intrinsèquement trompeuse, La Rochefoucauld la soumet à une analyse dont la rigueur est à la mesure de cette complexité et de son pouvoir d'illusion. Si bien que la démarche du moraliste pourrait presque être rapprochée de celle de l'analyste, voire du chimiste. Car l'erreur qui nous fait croire que c'est par vertu que l'on est vertueux est bien le résultat d'une alchimie, par laquelle l'« assemblage » de « divers » éléments donne naissance aux « vertus » – ou du moins à « ce que nous prenons pour des vertus ». Analyser cette alchimie, distinguer les éléments qui entrent dans sa composition, c'est ce que se propose le moraliste.

Cette analyse rigoureuse des vertus n'a pas pour point de départ la pure figure d'un homme atemporel, soustrait au milieu social dans lequel il évolue. Mais la critique des vertus suppose au contraire de resituer l'homme vertueux au sein de la société où il vit : car c'est bien au milieu d'une armée qu'un homme se distingue par sa valeur, dans une société de salons qu'une femme s'avère chaste. Or ces « diverses actions », qui seules permettent de juger de la vertu de l'homme social qui les exécute sur le théâtre de la société, ne sont jamais gratuites ou désintéressées. Au contraire, « divers intérêts » les motivent, leur donnent sens. Ce sens demeure pourtant inapparent : car les intérêts sont, le plus souvent, soigneusement cachés – dissimulés sous la pureté et l'univocité apparentes de l'action elle-même. Ce soin apporté à la dissimulation, cette « industrie » que les hommes déploient dans un jeu trompeur, en d'autres termes, ces rouages et ces machines, sont ceux d'un *théâtre du monde*, qui a lui aussi son *Dieu qui répartit les rôles* : la « fortune » est là, qui accompagne et complète l'industrie des hommes dans cette comédie de dupes.

Pourtant, si les vertus n'étaient que le masque hypocrite dont l'homme, vicieux par nature, se servait pour dissimuler ses mauvais desseins, alors la maxime de La Rochefoucauld serait tout simplement inutile. Car elle n'apprendrait rien au lecteur qui ne lui soit déjà trop bien connu. Tout au plus dénoncerait-elle une hypocrisie universelle. Dès lors, soit volonté de fustiger inutilement les imperfections de la nature humaine, soit prétention illusoire à la corriger, soit tout simplement naïveté, la maxime demeurerait, dans tous les cas, ridiculement vaine.

Voilà qui est un peu court. Car une conclusion si pessimiste, qui semble railler si complètement la prétendue naïveté du moraliste, repose sur un présupposé plus naïf encore : à savoir, que les imperfections et les vices de l'homme lui viennent d'un mépris délibéré pour la perfection et la droiture. Rien n'est plus puéril, en effet, que cette affirmation qui croit trouver dans un cynisme emprunté une profondeur qui lui fait défaut. D'ailleurs, cette affirmation, outre qu'elle a pour point de départ l'analyse des vertus que propose ce même moraliste dont le faux cynique prétend se moquer ensuite, est fautive quant à sa simple forme logique. Car « notre industrie » ne mène pas de bout en bout nos « actions » et nos « intérêts » ; mais elle vient seulement les « arranger ». En d'autres termes, la conscience de l'intérêt qui préside à nos vertus, ne préexiste et ne préside nullement à nos actions. Ce n'est qu'après coup, et même sans nous en rendre compte, que « notre industrie » intervient, maquille et travestit ce que nos « actions » aveugles et la cécité de nos « divers intérêts » avaient d'eux-mêmes engagé. Notre industrie que, significativement, La Rochefoucauld rapproche de la « fortune », est aussi aveugle que celle-ci. Dès lors, nulle action mesquine et hypocrite, mais une erreur profonde de l'homme, que la maxime dévoile au lecteur.

Bien plus que ses mauvaises actions, ou même que son hypocrisie, c'est la myopie profonde de l'homme que la maxime (qui n'est nullement une "maxime de conduite") entend corriger. L'homme est fondamentalement vicieux, et il n'en distingue rien, prenant pour des vertus ses propres vices qu'il travestit sans même s'en rendre compte, apprêtant ses intérêts particuliers de mille artifices trompeurs qui les lui font prendre pour des intentions pures. « Vivant plus que content dans son erreur profonde » (Lafontaine, *L'homme et son image*, dédié à « A. M. Le Duc de La Rochefoucauld »), l'homme, dont la vertu n'est que l'apparat du vice, est victime de ses propres subterfuges. Des siens, non pas, mais de ceux par lesquels

un amour démesuré, une passion tenace pour lui-même, et qui le rendent irrémédiablement aveugle, l'abusent. Cet *amour-propre*, qui n'est pas à son tour un vice, mais au contraire un caractère constitutif de l'être humain, La Rochefoucauld ne tente pas de le corriger. A l'inverse, il ne prône pas davantage un retour à l'état de nature. Tout au plus tente-t-il d'en éclairer la réalité et le sens. La maxime est en définitive une réponse à l'antique question, inscrite sur le temple de Delphes, et si chaleureusement célébrée par Montaigne : « Connais-toi toi-même ».

Ainsi, l'homme est à l'image de ses propres « vertus » : un « assemblage » étrange de « divers » éléments qu'une passion entêtée pour lui-même déforme obstinément. Obstinément, certes, mais pas irrémédiablement : car si nos vertus sont « *souvent* » inventées de toutes pièces par notre amour-propre, et si ce n'est « *pas toujours* » par vertu que l'on est vertueux – si le regard que l'on a sur soi-même est troublé par notre amour-propre – les lunettes du moraliste sont là pour corriger notre myopie naturelle. Car la réalité, intrinsèquement captieuse, ne se dissimule pas sous les apparences comme les imperfections d'un visage sous le fard, mais plutôt comme la netteté d'un visage dissimule sa propre réalité organique. Remonter des apparences jusqu'à leur source – la réalité précisément – et non les rejeter comme fausses, en un mot, être un bon interprète, c'est justement ce à quoi nous initie cette maxime.